

Cette citation, empruntée à notre adversaire, nous sert de conclusion contre lui-même, car on ne pourrait, après l'avoir combattue, revendiquer plus formellement la paternité du sanscrit.

Si en effet les Védas appartiennent à la période *la plus ancienne et la plus intéressante* de l'esprit humain, à la période où *les noms ont été donnés aux choses*, et où *les mythes ont été créés*, que dire du sanscrit, qui est la langue dans laquelle ces ouvrages ont été écrits, du sanscrit qui est la langue des Védas ?

DEUXIÈME PARTIE

LES LANGUES ISSUES DU SANSKRIT
TYPE COMMUN
DES LANGUES INDO-EUROPÉENNES

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

IDIOMES INDOUS. — DÉRIVÉS DU SANSKRIT.

Il serait assez difficile de dresser la liste exacte de toutes les langues de l'Inde dérivées du sanscrit, en présence de ce fait qu'il se parle dans cette immense contrée environ cent soixante-quinze dialectes.

Il est possible cependant de ramener à six groupes principaux les différents idiomes qui doivent leur origine à la langue des brahmes. Cinq de ces groupes appartiennent au nord et un au sud.

Ce sont, pour le nord :

- 1° Les dialectes du Pendjâb, au nombre de quinze environ ;
- 2° Les dialectes du Canoudj, au nombre de huit ;
- 3° Les dialectes de Behar, au nombre de onze ;
- 4° Les dialectes du Bengal, au nombre de sept ;

5° Les dialectes du Gouzerat, au nombre de neuf.

Pour le sud :

6° Les dialectes du pays Mahratte, au nombre de quatre.

Nous ajouterons à cette liste un septième groupe, que nous appellerons : groupe mixte d'Orixa et de Coromandel.

Les dialectes de la côte d'Orixa sont, à la vérité, au point de vue de leur construction grammaticale, des dérivés du tamoul, mais ils ont fait au sanscrit des emprunts si considérables que, selon l'expression de l'illustre Wilson, « si on en retranchait les mots sanscrits, ils n'existeraient plus. » On en pourrait presque dire autant du telinga. Les autres dialectes tamouls, quoique plus indépendants, ont cependant subi l'influence du sanscrit dans une assez large proportion ; ainsi on peut dire que ces dialectes ont reçu des mots de la langue sacrée à peu près dans la même rapport que l'anglais en a reçu du latin. Les langues dravidiennes sont donc également des tributaires de la langue sacrée ; malgré leur apparente indépendance initiale, il n'est même point prouvé qu'elles ne puissent pas se rattacher plus étroitement encore aux formes primitives du sanscrit.

Pendant longtemps on a fait venir de l'Égypte ces bandes errantes appelées en France tziganes ou

bohémiens, en Angleterre gypsies, en Suède et au Danemark tartares, en Espagne gitanos, en Allemagne zigeuners, en Italie et en Turquie zingari, mais l'étude de leur langage les a rattachées à la grande famille indoue ; il a même été possible, en examinant l'état présent de leur lexique au point de vue des éléments étrangers qui s'y rencontrent, de tracer la route qu'elles ont parcourue de l'Inde en Europe.

D'après M. Miklosich, de Vienne, qui s'est livré à une étude approfondie du dialecte des tziganes, le fond de cette langue est un prakrit corrompu. — Le prakrit est le dérivé le plus direct du sanscrit, ou plutôt c'est le sanscrit vulgaire, qui était à la langue sacrée ce qu'était le latin du paysan du Latium, du soldat des cohortes, au latin de Cicéron et de Tacite. — Ce savant a établi, d'une manière indiscutable, par les emprunts faits par les tziganes, aux langues des différents pays qu'ils ont parcourus, que ces nomades, partis de l'Inde par l'Indus, ont traversé la Perse, l'Arménie, l'Asie-Mineure, la Grèce, la Roumanie, la Hongrie, la Bohême et la Moravie, l'Allemagne, la Pologne, la Lithuanie, la Russie, les pays Scandinaves, l'Italie, le pays Basque, l'Angleterre, l'Écosse, et en dernier lieu l'Espagne.

La France qui les accueillit mal ne fut jamais considérée par eux que comme un lieu de passage.

On peut dire que c'est la route qu'avaient suivie plusieurs milliers d'années avant, les émigrations indoues qui étaient venues coloniser l'Europe.

Les derniers émigrants trouvèrent la place prise; appartenaient-ils à une caste trop inférieure pour qu'ils pussent se fondre dans les colonisations précédentes? doit-on penser, au contraire, eu égard à la date relativement récente de leur départ, que les populations européennes qu'ils venaient visiter, ne les accueillirent point comme des frères, car elles avaient depuis longtemps perdu le souvenir de leur origine indoue? Toujours est-il que ces émigrants qui errent en Europe depuis sept à huit siècles, par fractions de tributs, sans se fixer nulle part, sans se soumettre à aucunes lois, parlent une langue originaire du Gange et de l'Indus, une langue qui, quand on la connaîtra mieux encore, quand on lui aura restitué ses formes primitives, occupera une des places les plus importantes dans le système du parler indo-européen. La plupart des langues du nord de l'Indoustan n'ont aucune littérature originale; elles ne font que paraphraser, imiter, copier le passé, puisant dans l'immense dépôt des richesses littéraires sanscrites; elles ont cependant pour elles leur incontestable antiquité, puisqu'elles ne sont qu'une transformation des vieux dialectes issus du sanscrit, tandis que l'indoustani, qui a reçu les hon-

neurs du Collège de France, est une langue des plus modernes, sans caractère, sans originalité, qui s'est formée de pièces et de morceaux empruntés au persan, à l'arabe et à la plupart des idiomes du nord de l'Indoustan; son écriture est celle de l'arabe légèrement modifiée, sa littérature ne se compose que d'imitations; et quoique puisse dire M. Garcin de Tassy pour nous la faire prendre au sérieux, il n'empêchera pas tous les indianistes, — même ceux qui ne l'avouent point, — de penser que cette langue ne représente pas les idiomes du nord de l'Inde et ne méritait pas une chaire officielle. Cette langue est aux véritables dialectes indous, ce que la langue franque est aux langues européennes du bassin de la Méditerranée. C'est le parler des marchands musulmans et des colporteurs des bazars indigènes.

CHAPITRE II

GROUPE SPÉCIAL DES IDIOMES IRANIENS
DÉRIVÉS DU SANSKRIT.

Notre intention n'est pas, après avoir établi, à l'aide du sanscrit, les formes générales du parler indo-européen, de consacrer une étude spéciale à toutes les langues qui se rattachent au système convenu; nous nous bornerons donc en les classant, d'après leur ordre d'antiquité, à donner quelques détails historiques sur chacune d'elles.

Nous suivrons, pour les langues iraniennes, la classification très-intelligente de M. Hovelacque, qui indique exactement dans les lignes suivantes l'état scientifique de la question :

« La classification des langues *éranienne*s n'est pas encore établie. Il se peut qu'un très-petit nombre

d'entre celles de ces langues que nous connaissons ne soient pas alliées les unes aux autres en ligne directe. A coup sûr il n'en est point parmi elles qui puissent se vanter d'avoir été la mère commune de toutes les autres; le vieux perse l'emporte parfois sur le zend, parfois le zend l'emporte sur le vieux perse. La seule classification qui semble admissible lorsqu'il s'agit des langues *éranienne*s est celle qu'on peut emprunter au temps même où elles ont été parlées. Ainsi, on classera au rang des *anciennes* langues *éranienne*s, le *zend*, le *perse* et l'*ancien arménien*; au rang des langues *éranienne*s du moyen-âge : le *huzvâreche*, le *parsi* et l'*arménien* classique plus récent, l'*afghan*, le *baloutche*, le *kourde*, l'*ossète* et quelques autres dialectes. »

On remarquera que notre auteur emploie le mot d'*éranien* au lieu de celui d'*iranien* que nous avons adopté nous-même. D'après lui, la première expression serait beaucoup plus correcte que l'autre.

Nous regrettons de ne pas partager son opinion, et cela par des motifs identiques à ceux qu'il invoque, des motifs de pure correction. Le nom donné à ces langues vient sans aucun doute de celui de la contrée où elles se sont parlées, et de même qu'on ne dit pas l'Eran mais bien l'Iran, on doit dire langues iraniennes et non langues éranienne

CHAPITRE III

LE ZEND

Le zend est une des langues les plus anciennes de la haute Asie. Il se parlait dans les contrées de l'est de l'Iran, limitées, d'après Eugène Burnouf, au nord par la Sogdiane, au nord-ouest par l'Hyrcanie, au sud par l'Arachosie. C'est à deux Français que le monde savant doit l'exhumation de cette langue de Zoroastre que bien peu de prêtres parsis peuvent comprendre aujourd'hui, bien qu'ils s'en servent dans leurs cérémonies religieuses. Le premier est Anquetil Duperron, frère de l'historien. Un goût naturel l'avait poussé vers l'étude de l'hébreu, de l'arabe et du persan, lorsqu'un jour, entraîné par le désir d'étudier les mystérieuses civilisations de l'Extrême-Orient, il s'engagea comme soldat dans un régiment qui partait pour Pondichéry ; s'étant fait libérer, il se dirigea sur la côte Malabare où,

s'étant lié avec les Guèbres, il apprit d'eux le zend et le pehlvi, et publia à sa rentrée en Europe une traduction du Zend-Avesta et une version persane abrégée des Védas ; il avait rapporté également une grande quantité de manuscrits qu'il donna généreusement à la bibliothèque royale. La continuation de son œuvre est due à Eugène Burnouf, ce philologue de génie, qui appliqua à l'étude des langues disparues cette saine et sévère méthode scientifique, entrevue déjà par Volney et d'où est sortie la linguistique moderne.

En pillant, sans crier gare, l'héritage de ces trois hommes, Volney, Anquetil Duperron et Eugène Burnouf, les Allemands prétendent avoir posé les véritables bases de la philologie comparée.

Il est hors de doute que le zend fut le langage sacré de l'Iran ; employé dans les hymnes, la poésie lyrique et les hautes sciences, il n'a dû être parlé que par les classes élevées.

Sa parenté avec le sanscrit est indiscutable, bien que son écriture alphabétique paraisse être d'origine sémitique.

Disons, en terminant, que le nom de Zend, appliqué à cette langue, est impropre quoique consacré par l'usage, c'est le nom du grand ouvrage religieux des Parses, le *Zend-Avesta*, et non celui qui devait porter le langage dans lequel il a été écrit.

CHAPITRE IV

L'ANCIEN PERSE. — UNE OPINION SUR LES CUNÉIFORMES

Nous ne connaissons cette langue que par quelques inscriptions conservées sur les ruines des vieux palais Acheménides; c'est encore à un Français, l'immortel Burnouf, dont nous avons parlé au chapitre précédent, que l'on doit le déchiffrement des caractères du vieux perse qui avaient échappé jusque-là à toute tentative d'interprétation, ainsi que la reconstitution grammaticale de cette langue perdue.

Les diverses inscriptions qu'il eut en sa possession, ne lui fournirent guère plus de cinq cents mots; sans se laisser abattre par des difficultés jusque-là insurmontables, il se mit au travail, et de même que Georges Cuvier, avec quelques débris végétaux et animaux, retrouvait, à peu près vers la même époque, un monde naturel disparu, Eugène

Burnouf déchiffrait des caractères dont nul n'avait la clef, reconstituait une langue oubliée, et comparant sa grammaire à celle du zend et du sanscrit, assignait à cette langue sa véritable place dans la grande famille des idiomes indo-européens issus de la langue sacrée des brahmes.

L'écriture de l'ancien perse est cunéiforme. Et cela n'a rien qui doive nous étonner, car, selon nous, le caractère cunéiforme est l'ancêtre de tous les caractères de l'Extrême-Orient. Nous nous réservons de donner à cet égard, dans un mémoire spécial, toutes les preuves que nous avons pu obtenir des pundits de l'Inde et par nos propres recherches; qu'il nous suffise d'établir aujourd'hui, afin de faire prendre date à cette opinion et de nous en assurer la paternité dans le monde scientifique, les propositions de ce mémoire auquel nous travaillons depuis de longues années.

1° De même que toutes les langues ont passé par l'état rudimentaire du monosyllabisme pour arriver à l'agglutination, puis à la flexion, tous les modes d'écritures ont eu un état rudimentaire qu'il s'agit de rechercher et de définir.

2° Toute écriture à l'état d'enfance est idéographique, c'est-à-dire exprimant une idée; par le progrès elle devient phonétique, c'est-à-dire exprimant un son.

3° La première tentative d'écriture phonétique s'est faite à l'aide de simples barres droites, inclinées à droite ou à gauche, dans tous les degrés compris entre la ligne horizontale et la ligne verticale, c'est ainsi que, encore aujourd'hui, on apprend à écrire aux enfants; ce début si simple est fatal; toute science, même celle de l'écriture, devant forcément passer par l'état simple pour aller à l'état composé.

4° Ce passage de l'état idéographique à l'état phonétique, a eu lieu dans un état de civilisation déjà relativement très avancé, et l'on s'est servi, pour figurer les caractères phonétiques, de l'objet le plus vulgaire, de l'objet qui se trouvait dans toutes les mains, c'est-à-dire du clou à tête triangulaire dont on se sert encore dans tout le sud de l'Inde, qui repousse énergiquement les importations européennes.

5° Au point de vue historique, cette opinion a pour elle l'autorité des pundits, ou brahmes savants, du sud de l'Indoustan, qui se bornent à constater un fait de tradition, auquel ils n'ajoutent aucune importance, s'intéressant peu à ces questions d'écriture qui passionnent la science européenne, mais qui les laissent complètement indifférents. Il ressort de là qu'ils n'ont pu inventer cette tradition.

6° Il y a dans l'Inde et notamment dans la pagode de Chelambrum, des planchettes de granit noir, sur lesquelles sont indiquées toutes les transformations, très-simples du reste, qu'ont subi les signes cunéiformes pour arriver aux signes devanagari actuels. Nous en possédons une copie que nous publierons.

7° Nous avons vu nous-même dans le Carnatique, les brahmes apprendre à écrire aux petits enfants avec des clous, arrangés en signes, avant de leur confier une feuille de palmier et un stylet, comme ils leur apprenaient à compter avec de petits coquillages nommés *cauris*, avant de leur indiquer les signes des nombres.